

Si telle fut ta Vie...
Tu iras droit au Paradis

Roman

Marie-France LEMAINS YONDO BLACK

Si telle fut ta Vie...
Tu iras droit au Paradis

Roman

L'Harmattan

© L'HARMATTAN, 2011
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-55686-7
EAN : 9782296556867

*A ma mère,
Qui en cette année 2011
Fêterait ses Cent Ans.*

*A Edjessi,
Devenu grand.*

PREMIERE PARTIE

Marie se réveille en sursaut. Ses yeux à peine ouverts cherchent à travers les fentes des volets clos le rai de lumière habituel. En vain. Son regard se heurte à un halo d'obscurité, impénétrable et silencieux, qui finalement la cloue sur son oreiller. Deux heures, trois heures, quatre heures du matin... Marie n'en sait rien. Arrachée à son sommeil, sommeil d'enfant pourtant si profond, capable de résister aux hurlements du vent et aux fracas du tonnerre, elle a bien entendu quelque chose, quelque chose qui ressemblait à un roulement lourd et sourd, juste au dessus de sa tête, filant le long des grosses poutres, dans la soupente du grenier.

Marie a mal dormi. Assise à la grande table de la cuisine, à l'extrémité du long banc de bois, devant son bol de café au lait trop chaud, elle baille. A l'autre bout de la pièce, entre seaux d'eau, cafetière, balai, torchons, sa mère est déjà prête, toute habillée, de noir bien sûr, comme hier, comme si elle ne s'était pas couchée. Comme hier, et comme tous les autres jours, les mêmes gestes familiers, les mêmes places pour chaque chose, et de la salle à manger le tic-tac régulier et autoritaire de la grosse horloge de chêne, qui chaque matin les envoie à l'école, elle Marie et ses trois frères. Qui pour l'heure en sont aux "chicaneries" habituelles : le partage des tartines et l'épaisseur de la couche de beurre.

Et pourquoi est-elle la seule à avoir entendu le "bruit"? Pourquoi ce matin personne ne remarque son manque d'appétit, ses yeux bouffis ? Même pas Maman.

Maman, pas le temps... Elle a tant à faire pour gérer sa maisonnée ; et si méticuleuse qu'elle ne laisse jamais rien au hasard. Quand tout à l'heure elle aura apprêté les enfants pour l'école, elle posera son châle à franges sur ses frêles épaules, elle nouera sous son menton son fichu de soie noire, et elle trottera de son pas décidé, jusqu'au bourg, le long des rues coquettes, encore toutes endormies, traînant par chaque main les jumeaux, bien plus enclins aux pitreries qu'à écouter ses sempiternelles recommandations ; elle distribuera des bonjours et des sourires à toutes ces jeunes mères qui lui font chaque matin une haie d'honneur, serrant dans leurs bras leur progéniture encapuchonnée, avant de la lui confier pour la journée. Elle est directrice de la Crèche Municipale, et elle cajolera jusqu'à cinq heures ces bambins qu'elle considère comme les siens, jonglant avec les biberons, les timbales, les culottes "Petit Bateau" et les hochets.

Marie, elle, a déjà déposé son frère à St Joseph, l'école des garçons, avant de se hâter à son tour vers l'école des filles, chez les Sœurs de La Sagesse. La rue est déserte ; Marie n'a pas comme d'habitude croisé la bicyclette de l'apprenti boulanger et son petit attelage chargé de miches rondes et dorées, qui laisse dans son sillage le parfum appétissant et rassurant du pain frais, encore chaud. Marie franchit en courant les derniers mètres qui la séparent du grand portail de l'Institution ; les religieuses ont horreur des retards, et les retardataires paient toujours au prix fort cette "offense" à Sainte Discipline.

Marie aime l'école, et tout ce qu'on y enseigne, même le catéchisme. Le soir, en guise d'histoires "pour dormir", elle raconte aux jumeaux comment Caïn tua Abel, comment Noé sauva des eaux les animaux en péril, comment Isaac échappa au couteau d'Abraham. Des histoires "vraies", par de "vrais" héros. Rien à voir avec les "fadaises" des Cendrillon, Blanche-Neige, Petit Poucet et consort... Parfois les jumeaux ont de la peine à s'endormir, hantés par l'Oeil d'Abel dans sa

tombe, le glaive du Roi Hérode ou les Sept Plaies d'Égypte. Pourquoi du catéchisme ne devrait-elle retenir que la litanie des "Commandements" ? En plus il y en a dix, et à quoi ça sert ? "Aimer ses parents", quoi de plus évident ? "Tu quitteras ton père et ta mère", mais pour aller où ? Elle n'a jamais eu non plus l'intention de "tuer" qui que ce soit, même pas la poule des voisins, puisqu'elle a pleuré quand elle est morte, écrasée par la charrette du "père" Maxence. C'est même elle qui a eu l'idée d'offrir à la défunte poule une sépulture digne de son rang ; n'était-elle pas la doyenne du poulailler ? Avec les enfants du quartier, ils ont porté "Cocotte" en procession jusque dans un trou, creusé tout exprès par son fossoyeur de frère, aussi boueux que sa pelle, sa mission accomplie. Puis Marie s'est chargée du reste : décorer la terre fraîchement remuée de petits coquillages, agencés en carrés, en losanges, en cercles...comme à l'école. Ainsi repose Cocotte, sous le prunier, au fond du jardin.

Par contre, demander à Marie d'être " juste et charitable avec son prochain", elle est persuadée que les religieuses de La Sagesse n'ont pas lu cela... ou bien elles l'ont oublié. Quand, au réfectoire, Eléonore, Juliette, Alexandrie se délectent, au dessert, de juteux quartiers d'oranges, en toutes saisons, les Perrine, Jeannette et autre Cosette de la table sans nappe se contentent de jouer avec les longues pelures en serpentins et de s'en faire, en cachette, des pendants d'oreilles. Quand Marie a partagé ses tartines de pain beurré avec Gertrude, la fille du garde-champêtre, qui fait parfois un bout de route avec elle, au retour de l'école, Sœur Joseph "courroucée" l'a gratifiée de dix coups de sa baguette sur les doigts, et du côté où cela fait le plus mal. La baguette, celle qu'elle cache dans les replis de son grand tablier de toile bleue, toujours à portée de la main.

« Comme cela, a-t-elle dit, Tu ne recommenceras pas ».

« Tiens, encore un Commandement, sans doute un nouveau ».

La punition aurait-elle été la même si Marie avait partagé son goûter avec Eléonore ? Question sans réponse. Même Maman s'est contentée de hausser les épaules. Marie se rebelle souvent contre tant d'injustices, contre cette différence toujours marquée entre les enfants de "riches" et les enfants de "pauvres". A chaque catégorie d'ailleurs sa cour de récréation. Avec ou sans préau, c'est selon... Alors, comment expliquer à Marie le sens du mot "charité" ?

Eté comme hiver, c'est chaque jour le même rituel. Au retour de l'école, Marie est chargée de la corvée du lait, le lait frais qu'il faut aller chercher à la ferme des Mauduis, sur les terres de Beaulieu, de l'autre côté du Petit-Paramé. Alors, par-dessus sa blouse d'écolière, Marie enfle son ciré jaune, elle enferme sous son surcoût ses deux longues nattes brunes, s'empare dans chaque main des deux "bues"¹ à lait en fer blanc, et elle se met en route. Quand elle s'enfonce dans les petits chemins bordés de marronniers, qu'elle entend le vent du large gémir dans les hautes cimes des peupliers, derrière l'interminable clôture de la propriété des Matthew, cette famille anglaise installée ici depuis plusieurs générations, sans doute depuis le milieu du XVIII^{ème} siècle, quand Malborough et son armée s'emparèrent de Paramé par un beau matin de Juin, Marie ne se sent pas très rassurée. Et puis ces grandes Croix qui se dressent à la croisée de chaque chemin, qui semblent, du haut de leur grandeur, la toiser et la surveiller, elle si petite ; et si un soir elles l'empêchaient de passer ? Surtout la Croix Beaulieu, raide dans sa robe de granit gris, avec cette étrange tête, plus longue que ses deux bras. Alors la petite fille a depuis longtemps décidé de l'ignorer, de traverser le carrefour les yeux baissés, dissimulés sous le long rabat de son surcoût. Et quand plus loin les ombres des arbres se mettent à ondoyer sur les pavés sombres, frangées parfois de la lumière pâle des réverbères, Marie prend ses jambes à son cou... sauf sur le chemin du

¹ Pots en fer blanc munis d'un couvercle et d'une anse.

retour, quand les pots à lait sont remplis et qu'elle risquerait de tout renverser... Que dirait-elle à Maman ? Et son frère se moquerait d'elle. Alors elle "crâne", elle n'avoue jamais sa peur... Jusqu'au jour Où...

Quand la mer monte, le vent souffle plus fort, et ce soir Marie a dû enrouler autour de son cou une longue écharpe de laine pour se protéger de ce froid humide qui lui mord le bout des doigts, crispés sur les anses glacées des pots à lait. Elle est pressée de rentrer au chaud et elle presse le pas. Elle vient de dépasser le carrefour et sa Croix, elle a laissé derrière elle les arbres et leurs fantômes, et ici rien ne peut lui arriver ; elle aperçoit déjà la maison, là-bas au détour du dernier mur de pierre qui borde la dernière ligne droite. A l'angle, la dernière flaque de lumière, juste en dessous du réverbère solitaire, mais c'est rassurant. Marie lève les yeux, et là son sang se glace dans ses veines : les fantômes ont changé de place ; il est là, accroché à la maigre branche du marronnier dépouillé par l'hiver ; il est là, ses deux yeux jaunes, vacillants, tournés vers elle ; il est là, sa grande bouche entrouverte sur deux rangées de dents acérées, pointues comme des pics, et, flottant au gré du vent, un long pan de voile blanc. Marie est paralysée, prise de vertige ; de grosses gouttes de sueur perlent sur son front, ses mains moites s'accrochent encore aux pots à lait. Puis elle entend des rires fuser à quelques mètres, vers l'angle du mur : trois gamins s'extirpent du petit fossé ; Marie les reconnaît, ce sont les enfants des voisins. Ils ont creusé l'intérieur d'une grosse betterave, y ont planté une bougie et des bâtons d'allumettes. Le tour était joué.

« Ça t'apprendra, disent-ils, à faire ta "crâneuse", tu vois, tu n'es ni Jeanne d'Arc, ni Bayard, "sans peur et sans reproche" ».

Si seulement ils avaient su !

Maman met un point d'honneur à organiser sa maison. Du fait qu'elle travaille toute la semaine à la crèche, et qu'elle ne s'autorise aucune absence, elle passe les dimanches à faire la lessive, dehors, penchée sur le petit lavoir en ciment, juste à l'entrée du cellier, ou à briquer la maison, si bien qu'inévitablement le Pot-au-feu dominical a le plus souvent des relents d'encaustique. Le cadet de Marie déteste les deux, le pot-au-feu et sa viande caoutchouc, et l'encaustique qui l'empêche de courir et de sauter comme il veut, à moins de vraiment tenir à un vol plané sur le parquet glissant. Le reste de la semaine, petits et grands sont invités à chausser des patins de feutre, avant de fouler, dans un silence de cathédrale, le plancher des chambres, transformées pour l'heure en Galerie des Glaces.

Pour les courses, c'est la même chose : tout est orchestré et exécuté selon un rite bien rôdé ; le boulanger livre le pain quotidien, la carriole du "Caïfa" s'arrête au portail, une fois par mois, pour déposer son colis de café, de sucre et autres. Les légumes viennent du potager, au fond du jardin. Le dessert aussi, selon la saison : les fraises, les framboises, et les prunes, des jaunes et des violettes. Quant au pot-au-feu, c'est l'occasion le samedi après-midi, quand les garçons sont chez le coiffeur, de saluer le père Letranchant dans sa boucherie ; il lui fait si peur à Marie, avec sa tête rougeaude de bourreau, surtout quand il sourit... A moins que ce ne soit à cause de son nom. Après tout ce n'est qu'une fois par semaine, et Maman est là.

Le menu quotidien, c'est plutôt la morue, celle qui sèche par quartiers entiers dans le cellier, suspendue à de gros crochets de fer. Tous les celliers du voisinage sont imprégnés de cette même odeur un peu âcre du poisson et de la salaison. Tous les enfants du voisinage ont les mêmes haut-le-cœur au grand jour de la potion magique : la "sacro-sainte" huile de foie de morue, celle qui guérit tout, mère de tous les bienfaits. Ainsi soit-il.